

Aimer et mourir comme il faut ¹

Gérald Allard

Télé cours du Cercle du Savoir

Juin 2020

Première rencontre

Ce qui sera fait

Je ne sais plus quel était le titre que j'ai proposé pour cette série de rencontres, mais je déclare que le titre officiel et final est *Aimer et mourir comme il faut*. Je commence donc en examinant ce titre pour expliquer ce qui arrivera, du moins selon l'intention que j'ai. Je présente donc les thèmes, la façon de les gérer par les uns et les autres, la matière et l'horaire. Cette rencontre sera différente de toutes les autres et ressemblera à un cours ordinaire. Enfin, elle ressemblera à un cours virtuel ordinaire, puisque les vrais cours, les cours dits présentiels dans le nouveau vocabulaire des experts en pédagogie, sont devenus problématiques.

1. Ce texte ne reproduit pas le cours proposé en juin 2020 : il est la fusion du cours qui fut préparé par écrit, du cours qui a été bel et bien donné en utilisant la plateforme Zoom où les remarques des étudiants constituaient au moins la moitié des rencontres régulières, et du cours qui a été repensé *à froid*. En conséquence, ceux qui ont assisté au cours trouveront ici des choses qui furent préparées, mais ont été éliminées lors de la prestation, retrouveront certaines des considérations faites à brûle-pourpoint (mais pas toutes), et découvriront des corrections ou additions faites après coup.

Thèmes.

Donc en reprenant le titre, *Aimer et mourir comme il faut*, j'annonce que durant ces huit rencontres, ou plutôt les sept rencontres à venir, il s'agira de réfléchir sur la vie et donc, parce que la vie est faite de deux choses au moins, soit l'amour et la mort, il s'agira d'examiner ces deux thèmes. Mais comme ces thèmes ne sont pas visibles d'emblée, parce que les questions sur ces thèmes semblent inutiles à la plupart des gens, parce que les gens, et chacun ici présent, pensent comme allant de soi qu'il sait déjà ce qui en est de ces deux thèmes, il s'agira de réfléchir sur ce qu'on pourrait appeler les illusions sur l'amour et la mort. Je commence donc avec la question des illusions.

Penser, dire la vérité, est presque toujours une activité de découverte. Le mot français, « dé-couverte », est intéressant et remonte en fin de compte à un mot grec fascinant. Les Grecs employaient le mot *aléthéia* pour dire ce qui se dit *vérité* en français, *truth* en anglais et *Warheit* en allemand. En faisant cela, les Grecs semblent avoir eu à l'esprit quelque chose qui est moins visible dans les mots modernes, et qui apparaît dans les mots français *découverte*, anglais *discovery* et allemand *Entdeckung*.

Aléthéia est un mot grec qui a une particule initiale privative. A, comme le montrent des mots français d'origine grecque, comme *aphasie* (absence de parole), *agnostique* (absence de savoir) ou *ataraxie* (absence de trouble), signifie l'absence de quelque chose. Et *lêthê* en grec signifie *oubli*, qui est une autre sorte d'absence. *Aléthéia* dit donc l'absence d'une absence. Donc pour un Grec, d'une façon ou d'une autre, la vérité était une absence d'oubli. Ce qui est suggéré par l'étymologie de ce mot si important, c'est que les choses à connaître sont là, qu'elles s'offrent d'emblée à la conscience humaine,

qu'on en a tout de suite l'expérience et donc on les connaît pour ainsi dire sans problème, mais qu'on les oublie. Pour savoir la vérité sur les choses, il est donc question de ne pas oublier ; les choses sont là, on en a l'expérience et on les a connues, mais on oublie ce qu'on a vu ou touché, ce qu'on a su pendant un moment et qu'on a perdu par après.

Or une autre façon de proposer la même thèse est de dire que ce sont les choses elles-mêmes qui se voilent, se cachent ou se perdent ; elles sont présentes, mais elles se présentent en se retirant. Et alors savoir de ses choses qui s'offrent en se cachant est le résultat d'un dévoilement, d'une découverte ou d'une redécouverte. Voilà pourquoi, dirait un Grec, quand on comprend quelque chose on dit : « Mais oui... ». C'est qu'on a l'impression immédiate pour bien des choses, et même peut-être pour elles toutes, de les revoir, de les retrouver, de les ravoïr, de posséder une nouvelle fois ce qui a été présent, ce qui a déjà été vu et a déjà été une possession, mais qui s'est échappé, qui s'est perdu de vue, s'est laissé voiler par l'oubli, par l'opinion, par des mots faux, peut-être au moment même où cela apparaissait ; le paraître était lié à l'apparaître, ou le suivait de près. En enlevant le voile (et le voile est dit dans des mots comme *révélation* ou *découverte* ou *décèlement*), on connaît, on reconnaît ce qu'on connaissait déjà, ou ce qui était connaissable un peu sans doute, mais connaissable par-delà le paraître avec un certain effort.

Les mots pour dire ce voilement sont *opinion fausse*, ou *préjugé*, ou *illusion*. Cela veut dire donc que pour les Grecs, le monde, et même le monde tel qu'il apparaît, est sujet à être vu, mais mal vu, jugé mais mal jugé, retenu mais mal retenu ; c'est même la norme. On regarde la chose, on en saisit une partie sans doute puisqu'on est capable d'en parler et même qu'on peut s'entendre avec

d'autres sur la chose, mais on le fait mal, et une partie, et parfois la plus importante, n'est plus là dans les mots et la conscience, et les gens se parlent de ce qu'ils savent, mais ils échangent des opinions qui les éblouissent et leur cachent leur expérience.

Par exemple, tout le monde parle d'amour (entre autres, dans des chansons *kétaines*), mais dit des banalités qui laissent s'échapper l'essentiel, et tout le monde parle de la mort (entre autres, durant une pandémie) mais peu de gens la voient pour ce qu'elle est en vérité, et la vie que chacun vit s'échappe au moment même où il se trouve au milieu d'elle, et même qu'il en est le centre.

Tout cela mène donc à une partie importante de l'exercice auquel je me soumettrai avec quiconque le veut bien. Un des objectifs de ces rencontres est de chercher à voir ce qu'il y a à voir au sujet de la vie, de l'amour et de la mort, mais de voir clair comme on dit, de se désillusionner, mais dans un sens mélioratif. Et d'ailleurs, ce mot désillusionner est bien intéressant. Il est remarquable que, quand on dit que quelqu'un a perdu ses illusions, on pense que cela est un mal, alors qu'au fond perdre ses illusions est une bonne chose parce qu'on perd des erreurs, ou se défait du voile de l'illusion et qu'on saisit, mieux, le monde.

Ce qui est sûr, c'est que les deux auteurs que j'examinerai prétendent que leurs concitoyens ne voient pas clair au sujet de ce qu'ils pensent en ce qui a trait à ces deux sujets qui structurent la vie, soit la mort et l'amour.

Et voilà que je peux parler de ces deux autres thèmes. Le sujet du cours est la vie, mais la vie est structurée, comme j'ai dit, par deux faits fondamentaux, l'amour et la mort. Vivre, c'est être dans le temps, et être dans le

temps signifie apparaître dans le temps, naître, mais aussi disparaître du temps, soit mourir. Et pour des raisons qu'on pourrait développer, et qui apparaissent dans des expressions comme « les mortels » pour dire les humains, la mort est plus importante que la naissance. Cela est plus important parce qu'on n'est pas vraiment conscient à la naissance alors que la possibilité, non la nécessité, de la mort accompagne l'essentiel de la vie de conscience. Ou encore, ce regard porté sur la mort est important parce que la perte qui est la vérité première de la mort, le non-être, est pour ainsi dire invisible ou peu visible, et qu'on est occupé par l'être au point de ne pas avoir de temps et d'énergie pour tenir compte de la mort. Et quand on est forcé de la voir, tout en l'homme, ou presque la rejette au point de ne vouloir rien savoir, comme on dit.

Et certes, la vie elle-même n'est pas d'abord la mort. Car la vie est d'abord et avant tout une pulsion, un mouvement, une émotion. Vivre, c'est aimer : s'aimer soi-même, et aimer ce que les autres offrent comme moyens de s'aimer soi-même, ou les aimer parce qu'on se reconnaît en eux et qu'on les aime un peu comme on s'aime soi-même. Mais alors l'amour est si présent qu'on ne peut plus le voir ; l'amour est comme l'eau du poisson ou l'air de l'animal terrestre : c'est difficile à voir parce qu'on y est toujours, ou presque, et ça se trouve de tout côté.

Donc penser la vie dans ce qu'elle a d'un peu caché, c'est presque d'abord et avant tout penser la mort et l'amour, parce que ce qui est voilé de la vie, c'est justement ces deux dimensions, ou structures, celle qui traverse la vie et celle qui y met un terme. Et voilà les thèmes de ces rencontres : l'amour et la mort et les illusions qui font qu'on peut aimer et mourir, mais pas comme il le faut.

Gestion des thèmes.

Il s'agira donc de penser, mais en utilisant les écrits de ce qu'on appelle des penseurs. Il pourrait sembler que c'est là la mauvaise façon de faire : en faisant ainsi, en passant par des écrits, et parfois des écrits un peu difficiles, on n'examine pas les choses elles-mêmes, mais les mots de deux personnes sur les choses, ce qui paraît être reculé au lieu d'avancer, du moins à première vue, et regarder ailleurs que là où on devrait. À quoi sert de se détourner des choses et de son expérience des choses, pour mieux comprendre les choses et sonder son expérience des choses ?

Pour expliquer ce pas de retrait, ou ce regard détourné, et peut-être pour les justifier, je cite le philosophe Kant.

« En ménageant la grande diversité des esprits [il s'agit donc de plusieurs opinions et non d'une seule] dans la manière de voir les mêmes objets et de se voir entre eux, en engendrant le frottement de ces esprits les uns contre les autres, leur association autant que leur divorce [il y a donc des points de ressemblance et des points de différence], la nature [l'apparition de ce mot est étonnant puisqu'une bonne partie de la pensée de Kant vise à prétendre que la nature n'est pas accessible à l'intelligence et que l'idée d'une nature qui vise un but par des moyens donnés d'emblée, cette idée est une illusion] produit sur le théâtre des observateurs et des penseurs de toute espèce [il me semble que pour Kant les penseurs sont des observateurs qui sont un peu plus efficaces], un spectacle qui vaut d'être vu. Pour la classe des penseurs, on peut faire des maximes suivantes des commandements immuables : 1° Penser *par soi-même*. 2° Se mettre (dans la communication avec les humains) en pensée à la place de tout *autre*. 3° En tout temps, penser *en accord avec soi-même*. »

Chaque mot de ce texte devrait être commenté pour montrer en quoi il est perspicace ou intéressant, et je l'ai fait un peu au hasard en relisant le texte. Mais je veux souligner le plus important.

Je m'en tiendrai à quelques remarques qui servent à éclairer la méthode de base de ces rencontres. 1. Les deux auteurs qui seront lus disent des choses très différentes, voire opposées, au sujet des thèmes de la mort et de l'amour. 2. Il faut d'abord (dans le sens temporel, mais aussi dans le sens de l'effort à fournir, parce qu'il est difficile de le faire) essayer de comprendre ce que dit chacun des deux. 3. La période de réflexion où on cherche à établir ce qu'on pense vient après (du moins, c'est ce que j'encouragerai chacun à faire, même si à parler de façon stricte, c'est impossible).

Matière.

Il est temps de signaler quelle est la matière de ces rencontres, soit les *Maximes* de La Rochefoucauld et trois oraisons funèbres de Bossuet.

Pendant les trois rencontres à venir, il s'agira de discuter d'environ un tiers du livre de La Rochefoucauld en focalisant sur trois thèmes successifs : l'illusion à faire disparaître, l'amour, la mort. (Je tiens à signaler, ou à répéter, que le mot *amour* sert à dire non seulement la passion amoureuse sexuelle, mais encore l'amitié, et au fond tous les liens qui existent entre les humains et même entre les humains et les choses qui les entourent, et d'abord le sentiment d'amour de soi, qu'on appelle parfois l'instinct de survie ou l'égoïsme, et que La Rochefoucauld appelle l'amour-propre.)

Puis, pendant les trois rencontres subséquentes, je passerai à la lecture et surtout à la discussion de trois oraisons funèbres de Bossuet, en focalisant comme dans le premier sur trois thèmes, soit l'illusion humaine, la fin de la vie, ou l'après-mort et la vie après la mort, ce que les chrétiens appellent l'au-delà, et enfin la façon de vivre avec soi et les autres, soit la bonne façon, la façon chrétienne de vivre l'amour.

Je tiens à signaler d'abord que pour Bossuet le deuxième thème deviendra le troisième et vice versa ; j'ajoute que ces trois thèmes ne peuvent pas être tout à fait séparés, parce que les illusions portent sur l'amour et la mort, et que l'amour ne peut pas être pensé sans tenir compte de sa durée et donc la mort, car comme on dit, quand on aime vraiment, on aime pour toujours, et on est toujours avec les autres qui semblent disparaître dans la mort. Même celui qui pour ainsi dire définit la vie pour un chrétien, même le Christ donc est mort, et pourtant vit encore.

Restera une dernière heure lors d'une dernière rencontre ; elle sera consacrée à un échange assez différent où il s'agira de focaliser son regard non pas sur ce qui est dit par les deux autres, mais sur ce que chacun croit avoir tiré de sa lecture et des discussions qui auront eu lieu. Il s'agira donc alors de dire ce qu'on a compris et reconnu, soit en s'opposant à l'un, mettons Bossuet et son idée de la mort, soit en se retrouvant dans les mots et les remarques de l'autre, mettons le réalisme, ou le pessimisme, ou l'athéisme de La Rochefoucauld.

Tout cela, ces sept rencontres, sera précédé par ce qui se passe aujourd'hui, et qui est déjà entamé, soit une introduction aux objectifs et moyens de ses rencontres et une présentation de l'époque où les deux auteurs ont vécu, ainsi qu'à leurs biographies respectives.

L'horaire et la pratique.

Les rencontres se feront les lundi et jeudi de 15h à 16h. Quinze minutes avant le début d'une rencontre, comme aujourd'hui, on recevra une invitation pour entrer dans la salle, virtuelle, de rencontres. Lorsque les participants seront présents, commencera la rencontre.

Les première et dernière rencontres seront différentes d'une des six rencontres régulières pour des raisons qui sont évidentes. Mais une rencontre régulière commencera avec un retour rapide (5 minutes pas plus, du moins je l'espère) sur la rencontre précédente. Suivront des échanges où chacun pourra intervenir et présenter ses expériences, opinions ou questions sur les pages lues pour ce jour-là. Je serai l'animateur de cette période, et je me permettrai des commentaires à brûle-pourpoint, et j'inviterai les autres à commenter. Je me réserve dix minutes à la fin pour revenir sur l'ensemble et surtout pour toucher à des passages ou à des sous-thèmes qui me semblent demander un développement supplémentaire. Il est possible que je n'utilise pas ces dix minutes, si je juge que les échanges ont couvert tout ce que je prévoyais.

S'il n'y a pas de questions sur ce que je viens d'expliquer, je me tourne vers des questions d'informations, historique et biographique et philologique.

Le Siècle de Louis XIV.

Les deux auteurs dont on lira les textes sont des géants de ce qui s'appelle le Grand Siècle de la civilisation française, ou encore le Siècle de Louis XIV. Les deux étaient sinon de la même classe en tout cas des habitants des sommets de la société française et

parisienne : ils connaissaient le roi, et ils étaient éduqués selon les normes de l'époque, ils avaient des connaissances communes (par exemple madame de La Fayette meilleure amie de La Rochefoucauld était connue de Bossuet, au moins parce qu'elle était l'amie et la biographe de la duchesse d'Orléans que connaissait Bossuet), et ils ont sans doute entendu parler l'un de l'autre. Or même si ce sont leurs textes qui font foi de leurs idées, il est utile de savoir ce qui se passait sur le plan de la grande histoire pour au moins les placer dans leur contexte commun, la grande histoire qui englobait leurs histoires. Et la grande histoire, c'est l'histoire de Louis XIV.

Et ainsi pour comprendre un peu mieux les idées qui seront la trame de ce cours et les œuvres qui en seront la matière, il faut connaître la vie de Louis XIV. Tous les auteurs à étudier tiennent compte de Louis le Grand quand ils écrivent ; il est la donnée importante ; ce qu'il veut, ce qu'il peut, ce qu'il devrait vouloir et faire, ce qu'il pense, tout cela est leur préoccupation constante.

Commençons en présentant les dates importantes et les noms des personnes les plus importantes de la vie de Louis XIV.

1638 – Naissance de Louis-Dieudonné.

Son père, Louis XIII, fut le deuxième de la ligne des Bourbons. Avec Henri IV, Louis XIII, surnommé Louis le Bon, aidé par le cardinal Richelieu, lutta fort pour unifier la France, qui avait été déchirée par les guerres de religion et pour soumettre les nobles qui profitaient de l'instabilité politique nationale et se créaient des fiefs plus ou moins indépendants, voire rebelles.

1643 – Âgé de 4 ans, Louis devient le roi de la France quand son père meurt.

Louis XIV régna donc sur la France pendant 72 ans, dont 55 ans de règne officiel.

Le début de son règne, dit la régence, fut de fait celui de sa mère, Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin. Ces deux eurent fort à faire pour garder intacte l'autorité du roi contre les différentes révoltes, surtout nobiliaires, qui portent le nom de la Fronde.

1651 – Âgé de treize ans, Louis XIV fut sacré roi.

Dans les faits cependant, c'était toujours Mazarin, premier ministre, qui régnait au nom de Louis XIV, et avec lui Anne d'Autriche, la mère du roi. C'est l'époque la plus forte de la Fronde : la France connaît presque la guerre civile. (Il faut lire les mémoires des acteurs de la Fronde (et La Rochefoucauld est un d'eux) et la correspondance de cette époque pour saisir qu'il y avait en même temps qu'une dimension politique fort sérieuse, un côté bonhomme et burlesque à toute l'entreprise. En tout cas, il ne faut pas imaginer que la Fronde fut une véritable guerre civile ou qu'elle est une préfiguration de la Révolution française.)

1658 – Louis XIV est amoureux de l'une ou de l'autre des nièces de Mazarin.

1660 – Mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche, qui est une des suites et des conditions de la fin de la guerre avec l'Espagne, le tout organisé par Mazarin.

Les deux monarques auront quelques enfants dont le Grand Dauphin, qui doit succéder à Louis XIV. Louis n'est pas un mari fidèle, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais il est résolument hétérosexuel, contrairement à son frère. (On se demande même comment Philippe a réussi à faire un enfant à son épouse. (Une des explications serait, encore et toujours, Louis XIV. Mais au fond, on ne sait rien sur la question.))

1661 – Mort de Mazarin.

À partir de cette date, âgé de 23 ans, Louis XIV règne par lui-même (il n'a pas de premier ministre, même s'il est aidé par quelques ministres importants et puissants, par exemple Colbert). Cela implique la première *défaite* politique de Fouquet, qui était le ministre des Finances du royaume et qui prévoyait devenir premier ministre. Quelque temps après la mort de Mazarin et quelques semaines après avoir été fêté *royalement* dans son domaine, Fouquet est jeté en prison. (Le terme *emprisonné* est trop respectable.) Il y mourra jusqu'à sa mort 19 ans plus tard.

1665 – Colbert devient contrôleur général.

Cet homme remplace, à peu près, Fouquet. Dans les faits, c'est toujours Louis XIV qui règne en s'aidant de plusieurs ministres, tirés du rang des grandes familles bourgeoises (Letellier, Turenne et d'autres encore). Il y a là une tactique politique : Louis XIV évite d'accorder du pouvoir aux nobles ; on pourrait dire que l'expérience des dangers et humiliations de la Fronde hante Louis XIV.

1667 – Louis XIV est amoureux de madame de Montespan.

Ils auront huit enfants ensemble, dont plusieurs seront légitimés et dont un (Louis-Auguste de Bourbon) devait être le régent de Louis XV, l'arrière-petit-fils de Louis XIV.

1668 – Paix d'Aix-la-Chapelle, qui met fin à la guerre de Dévolution, qui permet à la France de contrôler ses frontières du Nord.

1679 – Paix de Nimègue, qui termine les conflits entre Louis XIV et l'Empereur d'Autriche.

1680 – Le scandale des Poisons.

Catherine Monvoisin (la Voisin) est mise à mort, ainsi que quelques dames nobles. Plusieurs personnes haut placées, dont madame de Montespan, sont ainsi protégées, mais ne sont pas moins disgraciées.

1683 – Mort de la reine Marie-Thérèse.

1685 – Mariage de Louis XIV avec la marquise de Maintenon.

1685 – L'édit de Fontainebleau.

Par l'édit de Fontainebleau, Louis XIV révoque l'édit de Nantes (promulgué par son grand-père Henri IV), qui avait contribué à établir les Bourbons sur le trône de la France et qui avait donné une certaine liberté aux protestants français.

1697 – Accord de La Haye, par lequel on s'entend sur la succession du roi d'Espagne.

1709 – Louis XIV fait raser Port-Royal et disperser les dernières religieuses qui s'y trouvent.

1711-1712 – Succession de morts importantes (pour la France, mais aussi pour Louis XIV).

Le Grand-Dauphin, fils de Louis XIV, et son fils le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et l'épouse du duc et le fils aîné du duc de Bourgogne, arrière-petit-fils de Louis XIV meurent l'un après l'autre. En 1714, il ne reste plus que Louis le second fils du duc de Bourgogne, qui survit *miraculeusement* à la petite vérole. (Il semble que le miracle avait beaucoup à faire avec le fait qu'on le retira des mains des médecins du jour qui auraient voulu le saigner copieusement pour le sauver.)

1714 – Traités d’Utrecht, qui mettent fin à la guerre de Succession d’Espagne.

1715 – Mort de Louis le Grand.
Son arrière-petit-fils, Louis XV, dit Louis le Bien-aimé, a 5 ans. Le duc d’Orléans, le fils de Monsieur, le frère de Louis XIV, devient le régent de la France. Louis XV mourra en 1774 après presque 60 ans de règne.

1789. Révolution française et mise à mort de Louis XVI, fils de Louis XV.

Lignes de force d’une vie.

Donner des dates et présenter vite fait quelques événements majeurs, ce n’est qu’offrir un schéma de vie. Connaître les dates de naissance, de mariage, de retraite et de mort d’une personne, ce n’est pas encore la connaître. La connaître en vérité implique de connaître les lignes de force de cette vie, c’est-à-dire les thèmes qui ont le plus préoccupé le roi, les problèmes sur lesquels il est revenu sans cesse pour tenter de les régler. Dans le cas de Louis XIV, il y a au moins trois lignes de force semblables.

Quelques tendances lourdes : la Fronde, Versailles et le développement économique et artistique, la religion (gallicanisme, protestantisme et jansénisme).

En soulignant ces trois thèmes, je mets de côté un thème très important : la guerre. Louis XIV avoua à son petit-fils qu’il avait trop aimé la guerre. La France participa de façon importante et parfois seule contre l’Europe à quatre guerres majeures : la guerre de Dévolution (1667-1668), la guerre de Hollande (1672-1678), la guerre de la Grande Alliance (1688-1697) et enfin la guerre de la Succession d’Espagne (1701-1714). Si on compte les 55

ans de règne personnel et actif de Louis XIV, 33 de ces années sont des années de guerre.

Le fait est important pour plusieurs raisons. Je souligne la suivante : c'est une illusion humaine naturelle, mais une illusion bien tenace en nos temps pacifistes et mondialistes, de croire que les époques les plus sophistiquées et les pays les plus admirables sur le plan *culturel* ont été des temps de paix et des terres sans guerre. Le contraire est la vérité exacte. Le siècle de Périclès fut une époque de guerre continue, qui culmina avec la guerre du Péloponnèse, une guerre où les Grecs se sont attaqués sauvagement pendant 27 ans jusqu'à ce qu'Athènes, la cité la plus fine de ce temps, mais en même temps la cité la plus impérialiste de toute l'histoire grecque, fut défaite et occupée par les Spartiates. Cela dura deux ans. Dès 402 avant Jésus-Christ, les guerres en Grecs recommencèrent, jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand qui fut le plus grand conquérant de tous les temps.

Ce fait général qui marque ce qu'on peut appeler la Grèce classique est vrai aussi de la Renaissance italienne. Et surtout pour ce qui est du sujet de ce cours, le siècle de Louis XIV est un siècle de guerre.

Mais il est plus important d'examiner les biographies des deux auteurs qui offrent (malgré eux sans doute) leurs écrits comme matière de ces rencontres.

Biographies.

Avant de donner les informations essentielles pour connaître la vie des deux auteurs, je tiens à dire que le fait qu'ils ont vécu au Grand Siècle ne suffit pas pour expliquer les écrits des deux auteurs. Et surtout cette façon de penser, qui ramène ce qui est pensé et dit à

l'influence de l'histoire et de la société et du milieu d'un auteur, évite l'exercice de penser avec ceux qui ont écrit pour penser et faire penser : au lieu d'essayer de comprendre ce qu'ils disent et de prendre position au sujet de ce qu'ils proposent, une attitude socio-exégétique (soit une explication d'une œuvre en cherchant les causes dans la société ou la classe à laquelle appartient l'auteur) est un réflexe, normal peut-être, justifié peut-être, mais sans doute paresseux, et sans aucun doute hors de l'esprit de ses rencontres.

Voici ce que je prétends. Avant d'expliquer la pensée d'un auteur, il faut *d'abord* saisir ce qu'il dit ; avant de le rejeter comme un esprit rétrograde ou le fêter comme un prophète ou mettre entre parenthèses ses arguments ou témoignages en prétendant qu'il ne fait que dire ce qu'il est obligé de dire étant donné son époque et son influence toute-puissante, il faut *d'abord* saisir ce qu'il dit ; pour prendre position pour ou contre lui, il faut *d'abord* examiner pourquoi on pourrait être d'accord avec lui ou pourquoi on serait tenté de le condamner, et ce avant de déterminer son sort. Et on ne peut pas prouver que son époque le détermine (s'il est possible de le faire) avant de savoir ce que sont ses opinions.

Mais cela, cette priorité de l'œuvre, et de la connaissance de l'œuvre, sur sa causalité historico-sociale éventuelle, est vrai aussi de la biographie de l'auteur en tant que cause de ce qu'il a écrit et d'abord pensé. Si je propose quelques faits, les plus importants, de la vie des deux, c'est dans l'espoir d'aider à lire le texte et à réfléchir à partir de lui, et non pour régler son compte d'avance et le statut de son auteur. Ainsi, décider que La Rochefoucauld a tort parce qu'il a connu la défaite politique, ou que Bossuet a raison parce qu'il était un grand évêque (possibilité qui est presque inimaginable pour un Québécois), décider de la validité ou de la nullité

d'une pensée par les faits de la vie de l'auteur me semble être une autre façon d'éviter de penser. Cela dit, je commence.

La Rochefoucauld.

François de La Rochefoucauld, prince de Marcillac, est né en 1613 et mort en 1680 à Paris.

Il est un grand aristocrate ; il épouse une femme de sa classe qui lui donnera 7 enfants.

Durant sa jeunesse, il lutte du côté des aristocrates et donc contre Richelieu (et Louis XIII). Il est arrêté et emprisonné dans la Bastille. Sous Mazarin (et Louis XIV) il est encore disgracié entre autres parce qu'il participe à la Fronde. Il est pardonné par Louis XIV.

À partir de 1660 (quand Louis prend les choses de la France en main), il fait partie des salons et écrit les *Maximes*, qu'il publie à plusieurs reprises.

Il publie aussi, et avant, ses *Mémoires*, qui lui valent d'être mal vu de plusieurs de ses anciens alliés. Il est l'ami de gens des femmes de lettre comme madame de Sévigné et surtout de madame de La Fayette, pour laquelle il a sans doute lu et relu sa *Princesse de Clèves*. En revanche, et pour ce qui est de ses *Maximes*, il est certain qu'il les présentait à ses amis et connaissances, lesquels ont eu une influence dans leur choix et leur formulation.

Deuxième rencontre

Avant de commencer.

Denis Dionne ne peut pas être présent. Il m'a demandé d'enregistrer la rencontre et de la lui envoyer. Si personne n'a d'objection, je tenterai de le faire en profitant de la fonction offerte par la plateforme et si ça réussit, je le lui enverrai.

Ce qui a été fait.

Lundi, j'ai présenté les thèmes de ces rencontres : les illusions humaines, l'amour et la mort.

J'ai expliqué les présupposés épistémologiques et le but de ces rencontres : par la tentative de comprendre les thèses de penseurs qui s'opposent, chacun en arrivera à mieux comprendre la réalité et au moins ses propres opinions.

La matière, selon ce que j'ai présenté, sera les *Maximes* de La Rochefoucauld et trois oraisons funèbres de Bossuet. (Le texte commun des sermons n'est pas tout à fait prêt, mais devrait l'être au plus tard lundi qui vient. Aussitôt que possible, je le fais parvenir à chacun.)

J'ai rappelé l'horaire des rencontres.

J'ai présenté quelques informations sur le Grand Siècle, époque durant laquelle les deux auteurs ont vécu et écrit.

J'ai présenté quelques faits de la biographie de La Rochefoucauld.

Quelques remarques introductives.

Je signale des points qui portent sur l'ensemble des maximes du livre et qui pourraient aider à les lire et à les comprendre et à en discuter.

La longueur.

Sans prétendre que mes chiffres sont exacts, je dirais que la moitié des plus de 500 maximes, sont constituées d'une seule phrase. De l'autre moitié, la moitié d'entre elles encore est constituée d'une phrase suivie d'une phrase qui explique ou développe ou exemplifie la phrase précédente. Surtout, il n'y a que le texte introductif et la dernière maxime qui sont vraiment plus longues que les autres et qui frappent par cette différence.

Le fait qu'il y a quand même des maximes plus développées de quatre ou cinq phrases suggèrent que La Rochefoucauld aurait pu en faire autant pour 75% des maximes, mais qu'il a choisi de ne pas le faire.

Les *talles*.

Quiconque lit le livre de La Rochefoucauld se rend compte qu'il y a ce que j'appellerais des *talles* de maximes, soit des regroupements de remarques qui se ressemblent par le thème, comme on trouve parfois des ensemble d'arbustes semblables ou plusieurs fruits sur une branche.

Ainsi les 4 premières maximes portent sur l'amour-propre et l'intérêt, les maximes 97 à 108 portent sur l'intelligence, l'esprit et le jugement, et enfin les maximes 155 à 166 portent sur les mérites ou la gloire d'un individu. Il y en a plusieurs autres qui se regroupent dans la suite, mais sur d'autres thèmes.

Mais il y a aussi tout plein de maximes, souvent individuelles, qui reprennent ailleurs dans le livre ces thèmes à maximes regroupées. La Rochefoucauld n'explique pas pourquoi il a créé des talles, ni l'ordre entre les talles, ni pourquoi il a placé des remarques sur l'amour-propre, sur l'esprit, ou sur la gloire hors des talles qui leur sont consacrées. Cela est irritant et intrigant et voulu par lui, comme il l'avoue dès le début.

La fierté de La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld est fier de ce qu'il a fait, mais c'est une fierté aristocratique et donc hautaine et un peu méprisante. J'en donne quelques signes.

Lire le texte introductif.

Lire la maxime 142.

Discussion.

Le thème à privilégier est celui de l'illusion, ou de la clairvoyance, mais les deux autres thèmes pourront apparaître, comme malgré le thème à privilégier ; il est même inévitable qu'ils apparaissent puisque dans l'esprit de La Rochefoucauld les trois sont liés, car les humains se font des illusions surtout au sujet de l'amour-propre et de la mort.

Il s'agit de choisir une maxime et la commenter : parce qu'on aime, ou parce qu'on n'aime pas, ou parce qu'on ne comprend pas. Chacun peut le faire. Je gère la discussion en distribuant la parole. Je me permets de commenter, mais je me limiterai. J'espère que chacun aura au moins une intervention, soit pour présenter soit pour commenter.

Mes remarques.

Sur la question de l'illusion et de la clairvoyance, je dirais au moins ceci.

Pour La Rochefoucauld, la définition de l'être humain comme animal rationnel porte à confusion, ou est trop optimiste, voire mensonger. L'être humain est bien plus animal que rationnel (ses passions sont bien plus fortes que sa raison, et la plupart du temps sa raison est contrôlée par ses passions), il est bien plus raisonnable que rationnel (ce qu'il peut faire, utiliser sa raison, n'est que rarement ce qu'il fait) ; le monde, et surtout le monde humain, est bien difficile à connaître et la raison à son meilleur est peu capable de le maîtriser en esprit et encore moins dans les faits. On peut affirmer qu'une des intentions de l'auteur est de déboulonner l'idée que les humains se font d'eux-mêmes, comme êtres supérieurs et quasi divins en raison de leur raison et de leur efficacité subséquente.

Lire § 36 et 102.

Or il paraît aussi que l'aveuglement humain au sujet de la raison et de la rationalité se situe à deux niveaux. Le premier niveau est celui du particulier ; c'est celui de l'individu qui a à juger les autres individus et soi-même comme individu. Selon une suggestion faite et refaite par La Rochefoucauld, la plupart du temps, on se trompe au sujet des motifs des autres dans telle ou telle situation, et de ses propres motifs, par exemple en matière d'amour. L'amour contrôle la vie des individus, mais les individus ne savent pas pourquoi ils aiment et encore moins pourquoi ils sont aimés, et surtout s'ils sont aimés.

Lire § 50 et 163.

Mais le manque de clairvoyance porte aussi sur les vérités générales, soit sur la nature humaine, et sur les différents types humains, et sur les objectifs réels de l'être humain. On pourrait donc parler d'une faiblesse de la raison pour autant qu'elle a des prétentions philosophiques.

Lire 23 et 76.

J'ajoute tout de suite que sur le plan performatif, soit du fait d'avoir écrit son livre et de l'avoir publié et republié, La Rochefoucauld croit que ce qu'il propose est vrai, ou, mettons, moins faux que la plupart des choses qu'on dit ou pense sur la vie, l'amour et la mort.

Troisième rencontre.

Ce qui a été fait.

La semaine dernière, la rencontre de jeudi s'est faite comme je l'avais espéré : on avait beaucoup à dire ; plusieurs, voire tous, ont participé par des questions ou des remarques ou de commentaires. Et on a touché à tout ce que je voulais qui soit au moins abordé. Je rappelle le thème : les illusions humaines selon La Rochefoucauld. Je me permets de proposer quelques remarques qui reprennent beaucoup de ce qui a été dit. Il est parfois utile de trouver, ou d'entendre, d'autres mots, et de reprendre à la suite des remarques.

La faiblesse de la raison est une des thèses essentielles de la position de La Rochefoucauld. L'être humain est plus *animal* rationnel qu'*animal rationnel*, et il est plus animal raisonnable (capable de raison) qu'*animal rationnel* (bel et bien en train d'utiliser sa raison), et enfin il est plus producteur d'opinions/illusions que d'opinions vraies et vérifiées. Cela tient à la complexité du réel, mais aussi à la faiblesse humaine en générale (sa paresse) et sa faiblesse en tant qu'être de connaissance.

Les illusions humaines sont de deux sortes, ou elles opèrent à deux niveaux. D'abord, elles jouent dans l'accès au particulier, soit quand il s'agit de saisir ce qui se passe devant soi et en soi, d'individu à individu. On ment, on se ment, on simplifie, on embellit, on refuse de corriger une opinion générale par son expérience, et on change ce que raconte son expérience pour qu'elle se conforme à ce qu'on pense déjà soi-même ou sous l'influence de la société. Le mot pour cette dernière figure

de l'illusion est le préjugé social, et tout être humain est presque défini par ses préjugés sociaux.

Les illusions humaines jouent donc aussi au niveau général, qu'on pourrait appeler le niveau philosophique. Les humains ont des idées, ou des opinions générales, sur ce qui peut arriver, sur les limites inscrites dans les choses, sur les lois de la nature, et en particulier de la nature humaine. Et ces idées, souvent reçues à partir de la société, ne sont pour ainsi dire jamais examinées, quitte à se mentir au sujet des faits qui les contredisent, ou souffrir d'amnésie quand on rend compte de ce qui est arrivé.

Il n'en reste pas moins que sur le plan performatif, La Rochefoucauld doit croire qu'il est possible de voir clair devant la réalité et en théorie, qu'il est possible de voir plus clair que la moyenne, et que ce qu'il fait dans son livre, qui est présenté comme dérangeant, peut éclairer certains êtres humains.

Le thème de l'amour-propre.

Les mots *amour-propre* et *intérêt* sont importants, parce que les thèmes des passions, du désir de survie et des relations entre les humains sont importants pour La Rochefoucauld ; il le faut bien . À ce sujet, il est intéressant de noter que la première maxime de la première édition a été retirée des éditions subséquentes. Voici quelques informations philologiques sur les *Maximes*.

La première version a paru en 1665 sous le titre de « Réflexions ou Sentences et Maximes morales », avec un « Discours sur les Réflexions » écrit par quelqu'un d'autre qui défendait le texte contre les gens qui étaient en désaccord. (Cela veut dire que La Rochefoucauld savait

d'avance qu'il rendait publiques des opinions dérangeantes, ce qu'on appelle parfois des paradoxes, soit, pour reprendre le mot à partir de son étymologie, des « à côté de l'opinion ».) Cette première édition comptait trois cent seize maximes numérotées, plus une « Réflexion sur la mort » ne portant pas de numéro.

La seconde édition, donnée en 1666, ne contient plus que trois cent deux maximes : on en a retranché plusieurs, dont la toute première, mais on en a ajouté aussi en petit nombre. De plus, on a enlevé le « Discours » initial, on l'a remplacé par un « Avis au lecteur ». Mais on a gardé la longue maxime (un essai au fond) sur la mort, qui n'est jamais enlevée et qui est toujours la dernière entrée du livre.

La troisième, parue en 1671, en renferme trois cent quarante et une et celle de 1675, quatre cent treize ; cette édition porte pour la première fois l'épigraphe : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. »

La cinquième édition, de 1678, contient cinq cent quatre maximes ; c'est la dernière revue par l'auteur, celle qui constitue la rédaction définitive.

Il y a donc des ajouts successifs et des retraites successifs : à mon avis, le texte final ne dit pas autre chose que le premier, mais on le dit un peu autrement. En gros, je suis d'avis que La Rochefoucauld devient un peu plus serré et exigeant dans son écriture. Il est intéressant de noter que le morceau de bravoure initial est retranché, mais que l'idée qu'elle exprime ne change pas et demeure centrale. Cette idée porte sur ce que La Rochefoucauld appelle l'amour-propre, et parfois l'intérêt. C'est le sujet de la rencontre d'aujourd'hui.

Discussion.

Mes remarques.

Pour parler de l'amour-propre chez La Rochefoucauld, je crois qu'il est utile de comparer ce qu'il en dit avec ce que dit Rousseau au sujet des passions humaines premières. Pour ce dernier, comprendre l'être humain, c'est comprendre plutôt son cœur, ses passions, plutôt que sa raison. Il est donc un fidèle disciple de La Rochefoucauld, et les deux s'opposent ensemble à ce que disent les Anciens (mettons les socratiques classiques) qui insistent sur la rationalité humaine pour l'encourager et pour la diriger et pour en faire l'essentiel de la vie, et ce que propose le christianisme qui parle de l'âme et de la grâce de Dieu comme partie essentielle de l'homme et comme vecteur de la vie.

Mais Rousseau distingue entre l'amour de soi et l'amour-propre, alors que La Rochefoucauld ramène l'un à l'autre : mon intérêt pour mon être physique, et mon intérêt pour ma gloire portent l'un et l'autre sur moi, dit l'auteur des *Maximes*. Les deux pulsions sont à la fois bonnes et méchantes, selon La Rochefoucauld, alors que pour Rousseau, l'amour-propre est par définition faux et violent et injuste, alors que l'amour de soi est bon et doux et pas injuste du tout. De plus, Rousseau ajoute une troisième passion, la pitié, soit la capacité de se soucier et même activement du bien de l'autre, alors que La Rochefoucauld affirme que toutes les passions, la pitié incluse, sont des variantes d'un souci pour soi. En somme, la pitié selon La Rochefoucauld n'explique pas grand-chose, alors que pour Rousseau la société est impossible s'il n'y a pas de la pitié.

Par ailleurs, il y a un thème qui est crucial pour La Rochefoucauld, soit l'honnêteté. Selon lui, le regard des

autres, et la fierté qui vient du fait d'être regardé par les autres et approuver par eux, tout cela joue un rôle important (Rousseau serait d'accord), et plutôt bénéfique (Rousseau serait en désaccord). En gros, pour La Rochefoucauld la société est en gros bonne, et une certaine élévation et douceur est impossible sans la pulsion naturelle au fond de se soucier pour son moi, mais un moi qui est une sorte de sur-moi ; au contraire, pour Rousseau le regard des autres fausse le moi et rend l'individu plus retors, plus violent, plus injuste, parce qu'il essaie d'être supérieur à ses pulsions, alors qu'il ne le peut pas vraiment, ou du moins d'avoir une image plus honnête et donc supérieure qui lui octroie une sorte de pouvoir moral sur les autres, pouvoir qui justifie ses usurpations inévitables.

Pour le dire autrement, Rousseau soupçonne, voire dénonce, toute suggestion qu'il y a des inégalités entre les humains. Quand il pense les êtres humains, La Rochefoucauld a au contraire une sorte de fond aristocratique : il y a des gens qui voient plus clair, même si la raison est faible ; il y a des gens qui, sans doute par égoïsme, sont moins bêtement violents que la majorité, plus modérés que la moyenne, et donc plus admirables que d'autres. Son livre, je crois, sert à encourager ses gens à vivre une vie meilleure. En revanche, cela ne semble pas avoir grand-chose à faire avec le christianisme, la prière et la grâce de Dieu.

Ce qu'il faut faire pour la prochaine rencontre.

Il faut lire le dernier tiers des *Maximes*, soit à peu près les maximes 340 à 504. Ces maximes de la fin sont presque toujours des ajouts faits dans les éditions qui ont suivi la première. La seule qui est pour ainsi dire de la toute première édition est la dernière qui n'est pas une

maxime à proprement parler, mais un petit essai sur la mort.

D'ailleurs, le thème à privilégier pour cette dernière rencontre sur le livre de La Rochefoucauld est justement celui de la mort.

Quatrième rencontre.

C'est la quatrième rencontre, et donc la dernière sur La Rochefoucauld. Je signale que Francine n'y sera pas aujourd'hui, mais que cette fois, à moins qu'il y ait des objections, j'enregistre la rencontre, et que dans quelques jours, j'enverrai à tous une URL ; qui le voudra pourra revoir les interventions qui constitueront cette rencontre.

Comme toujours, je reviens vite fait sur ce qui a été proposé et discuté la semaine dernière ; mais j'annonce qu'à la fin de la rencontre d'aujourd'hui, je m'efforcerai de parler du thème de la mort, en le mettant en relation avec les deux précédents, soit les illusions humaines et l'amour-propre. Cela sera donc une sorte de synthèse de la présentation de la pensée de La Rochefoucauld.

Ce qui a été fait.

Quant à l'amour-propre, j'ai comparé la façon larochefoucauldienne de traiter de cette passion à celle de Rousseau. Pour dire les choses en peu de mots, Rousseau et La Rochefoucauld s'opposent de façon radicale du statut de cette passion fondamentale, mais les deux donnent la priorité à la passion, ou l'émotion ou le cœur, sur la raison.

Je tiens à rappeler en prévision de ce qui viendra la semaine prochaine, soit la présentation de la position de Bossuet, que la position de La Rochefoucauld fait abstraction du monde de la grâce, de la charité et des commandements évangéliques. Pour ce qui est de la compréhension de sa pensée, toute la question en un

sens est de savoir si cette abstraction est agressive (La Rochefoucauld n'en parle pas parce qu'il pense que c'est une illusion et que son projet est en partie de *désillusionner* son lecteur) ou sympathique (La Rochefoucauld n'en parle pas parce qu'il respecte le message chrétien et n'ose pas en traiter parce qu'il n'est pas un homme qui a une autorité religieuse).

Pour aider à comprendre cette absence du message chrétien, je focalise sur trois mots bien chrétiens : *charité*, *fortune* et *grâce*. Le mot *charité* n'apparaît pas dans le texte des *Maximes* ; la charité est la capacité d'aimer telle que les chrétiens l'entendent ; c'est un don de Dieu, qui vise Dieu d'abord et le prochain ensuite ; c'est une émotion, ou un mouvement humain soutenu par Dieu qui fait qu'on s'oublie pour quelque chose de plus grand que soi (Dieu) ou pour quelque chose de comparable à soi (le prochain). Or, je le répète, La Rochefoucauld n'en parle jamais ; il me semble qu'il force son lecteur à penser tout le contraire, soit une vie humaine qui est compréhensible, même sans se référer à la charité, et donc à Dieu, et donc au message chrétien.

Dans les *Maximes*, le mot *fortune* (dont un des sens est celui que propose Machiavel, soit le monde physique pour autant qu'il contient du bien et du mal qui surgit devant l'individu) apparaît au moins 25 fois en ce sens précis. Ce mot n'est pas le mot *providence* ; la providence est la fortune pour autant qu'elle est contrôlée par Dieu, et par le Bon Dieu, soit un Dieu qui est bon. Cela va presque de soi, mais je le souligne, le mot *providence* n'apparaît jamais dans le texte de La Rochefoucauld. De plus, je signale la *Maxime* 435, parmi celles qu'il fallait lire pour aujourd'hui : « la fortune et l'humeur gouvernent le monde. » Je traduis : les événements de la vie humaine sont le résultat de la rencontre entre

l'amour-propre sous ces divers visages et les événements hasardeux.

Puisque le mot *providence* n'apparaît pas dans le texte de La Rochefoucauld, il ne faut pas être surpris si le mot *grâce* ne s'y trouve pas non plus : c'est par sa grâce que Dieu gouverne le monde et se montre en tant que maître de la providence ; pour le dire autrement, s'il n'y a pas de providence, il n'y a pas de grâce, et pas de grâce, pas de providence ; donc l'absence des deux mots est normale et pour ainsi dire cohérente. Mais, et c'est là ce qui est intéressant sans doute, le mot *grâce* apparaît au moins 5 fois ; cependant il dit chaque fois une qualité humaine, comme la finesse ou la reconnaissance, et jamais n'est-il question de Dieu.

Il me semble que ces trois observations aident à entendre le silence énorme de La Rochefoucauld.

Mais c'est maintenant le moment de parler de la mort. Ce qui veut dire qu'il faut focaliser son regard sur le dernier numéro, soit le 504, mais pas seulement sur lui.

Discussion.

Mes remarques.

Il me paraît intéressant de rappeler que le long texte qui portait sur l'amour-propre dans la première édition des *Maximes* disparaît dès la deuxième édition, mais que le long texte sur la mort a fait partie de toutes les éditions. Quand je réfléchis sur ce couple de faits philologiques, il me semble pouvoir en tirer les observations suivantes. La Rochefoucauld tient à parler de la mort plus que de la passion fondamentale du cœur humain ; il peut en sacrifier un, mais pas les deux. En revanche, au fond les

deux textes sont unis : la mort est la disparition du moi et de la passion fondamentale du moi, et l'amour-propre est la passion fondamentale du moi qui vit, et sa structure de base est le refus de la mort, ou la défense et même l'affirmation du moi. En somme, même si le texte sur l'amour-propre disparaît d'une édition à l'autre, cela ne change rien à la position finale de La Rochefoucauld, parce que le texte sur la mort reprend la thèse du premier texte.

Mais le texte sur la mort est silencieux, et d'une façon étonnante (encore une fois, il y a un silence qui est significatif), au sujet de ce qu'un chrétien appellerait la vie après la mort. Pour un chrétien, la mort est un passage à une autre vie, une vie de souffrance en enfer ou une vie de bonheur au ciel, et même cette autre vie est plus importante que la première, parce que la première est au mieux une sorte d'examen d'entrée pour la suivante. La vie avant la mort étant une sorte de cours et d'examen final, la vie après la mort est la vraie vie. Or non seulement La Rochefoucauld ne parle pas du tout de la vie après la mort (si ce n'est, encore une fois, pour indiquer qu'il n'écrit pas un texte chrétien, mais un texte pour ainsi dire païen), mais encore il suppose toujours que la mort est finale ; selon lui, donc quand on regarde la mort telle qu'elle est en vérité, on suppose toujours, comme par nature, que le moi disparaît. Et cette disparition est si terrible qu'elle rend fou, ou qu'elle oblige l'être humain à se mentir. Comme le dit La Rochefoucauld, tout ce que la raison peut offrir d'à peu près efficace à l'être humain qui est devant la mort, c'est de ne pas y penser.

C'est ici qu'il faut se souvenir d'une sentence toute simple, d'une phrase et 10 mots, qui se trouve dans la première partie des *Maximes*, qui a paru dès la première édition et qui s'est trouvée dans toutes les éditions

subséquentes (§ 26 dans la dernière édition). « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Voici ce que j'en tire.

Le soleil, l'astre le plus important pour les êtres humains, existe ; il permet de tout voir, mais il éblouit quand on le regarde sans plus un peu longtemps. En revanche, on peut voir le soleil quand même en ce sens qu'on peut le voir de biais, très vite et dans ses effets, soit parce qu'il révèle tout ce qui existe en raison de sa lumière.

Or il en va de même pour la mort. C'est en pensant à la mort, mais pas trop directement, qu'on peut tout comprendre : on comprend qu'on est mû par l'amour-propre, soit par le désir de vivre, que toutes les passions viennent de l'amour-propre et donc du refus de la mort, et que toutes les choses qui arrivent sont éclairés par l'amour-propre et donc par la mort : le sens de tout ce qui existe vient du refus de la mort, parce que tout ce qui existe ou bien éloigne la mort, ou bien rapproche la mort. S'il y a quelque autre chose qui existe, mettons une planète qui tourne autour d'une étoile dans un galaxie à des milliards d'année-lumière, cela ne compte pas parce que cela ne signifie rien par rapport à la mort de l'individu que je suis.

Encore un mot sur cette maxime si courte, mais si importante. J'ai comparé La Rochefoucauld à Rousseau pour mieux comprendre l'un et l'autre. Cette fois, je comparerai La Rochefoucauld à Platon (ou à Socrate) pour la même raison. Dans l'allégorie de la caverne, Platon, par la bouche de son Socrate, suggère que tout ce qu'on sait est illuminé par une sorte de soleil intellectuel, une idée, l'idée de l'Un, ou du Bien ; sans cette idée de base, on ne verrait rien, ou du moins on ne comprendrait rien ; et la philosophie est la tentative de

tout voir comme il le faut et donc à la lumière de cette idée de base. Je crois que La Rochefoucauld est un peu d'accord avec Platon, sauf qu'il remplace l'idée de l'Un, par celle du Moi, et l'idée du Bien, par celle du Mal, soit la disparition du Moi, ce qui s'appelle la Mort.

J'ajoute une dernière remarque sur les illusions. L'amour-propre, et donc le refus de la mort, est l'élément moteur de l'être humain ; il contrôle tout. En particulier, il contrôle la raison, et donc la capacité de voir clair. Si quelqu'un voit clair, c'est parce qu'il est mû par l'amour-propre, mais un amour-propre qui est un peu contrôlé, un peu éclairé par l'expérience, et sans doute par des écrits comme celui des *Maximes*. En revanche, si quelqu'un ne voit pas clair, c'est encore à cause de l'amour-propre qui force la raison à se mentir en imaginant un monde différent de celui qui est, et qui est visible. En particulier, un des réflexes typiques de la raison qui se ment pourrait être celui de croire, quoiqu'on n'ait aucune preuve, quoiqu'on sache que les autres vivants ne survivent pas à la mort, de croire donc qu'il y a quelque chose, une vie après la mort, et donc un au-delà, et donc un Dieu qui est maître de tout alors que l'homme n'est le maître d' à peu près rien. Il est possible que cette opinion qui s'appelle souvent la foi, soit vraie, mais il est clair que la preuve qui soutient la foi est bien faible.

Ce sera pour moi l'occasion de préparer le passage à la pensée de Bossuet. Je le ferai en signalant que dans un texte crucial d'une épître de saint Paul, ce dernier parle de la foi en la résurrection du Christ ; il dit que cette foi est essentielle, car sans elle, le christianisme ne tient plus, ou ce qui revient au même le christianisme est une triste chose sans la foi en la vie après la mort. Tout ça se trouve au chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, qui étaient de bons Grecs et de nouveaux

chrétiens ; il semble qu'il y en avait qui disait qu'ils voulaient bien être chrétiens, mais ne pas croire en la vie après la mort.

Voici le texte qui me paraît le plus intéressant, mais au tout le chapitre est important pour comprendre le christianisme.

11 Ainsi donc, que ce soit moi [Paul], que ce soient eux [les autres apôtres], voilà ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru.

12 Or, si l'on prêche que Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ?

13 S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité.

14 Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine.

15 Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent point.

16 Car si les morts ne ressuscitent point, Christ non plus n'est pas ressuscité.

17 Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés,

18 et par conséquent aussi ceux qui sont morts en Christ sont perdus.

19 Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

Cinquième rencontre.

Ce qui a été fait.

Je ne reviens pas sur la semaine passée : je suppose que le résumé final suffit. Je ferai plutôt quelques remarques biographiques sur Bossuet et sur Henriette de France.

Bossuet.

Jacques-Bénigne Bossuet est né à Dijon (1627) dans une famille de notables non-aristocrates et est mort à Paris (1704), évêque de Meaux et surtout reconnu comme le plus grand auteur et le plus grand orateur religieux français de son époque, voire de toutes les époques.

Il a étudié chez les Jésuites et a été un grand lecteur et un intellectuel immense (il connaît non seulement les auteurs de l'Église, mais aussi plusieurs des grands auteurs de la tradition gréco-latine).

Il devient prêtre en 1652 (après une conversion religieuse ; sans doute s'agit-il du passage d'un christianisme tiède à un christianisme ardent et non d'un passage de l'athéisme à la foi), puis évêque de Condom en 1670, et même précepteur du Dauphin l'année suivante.

Il est un grand orateur qu'on (le roi Louis XIV) choisit souvent pour les discours religieux les plus importants, comme le prouvent les trois oraisons funèbres à examiner. Mais il écrit aussi, et surtout, peut-être, des traités importants et influents comme le *Discours sur l'histoire universelle*, qui présente l'histoire humaine du point de vue chrétien, et comme des textes polémiques

contre les protestants et bien d'autres textes sur les questions religieuses de son époque.

Il est élu à l'Académie française en 1671.

Il a eu une influence directe et importante sur la décision du roi d'épouser en secret Françoise Aubigné, dite madame de Maintenon, en 1683 ; celle-ci avait été protestante, mais s'était convertie au catholicisme et avait servi comme gouvernante des enfants illégitimes du roi.

Bossuet a été influent aussi pour ce qui est de la proclamation de l'édit de Fontainebleau, en 1685, qui révoquait l'édit de Nantes du grand-père de Louis XIV, Henri IV, et qui faisait de la France un pays catholique où les protestants n'avaient pour ainsi dire plus de droits.

Quand Bossuet meurt, il est un peu moins influent à la cour, mais cette cour est sans aucun doute bien plus chrétienne et catholique que quand il est arrivé à Paris.

Biographie d'Henriette de France.

Henriette de France est la sœur de Louis XIII, le père de Louis XIV.

Elle est l'épouse de Charles Ier, roi de l'Angleterre, en 1625. Elle voit son époux perdre le pouvoir et se faire mettre à mort en 1649.

Elle voit son fils Charles II rétabli roi de l'Angleterre en 1660.

Elle meurt en 1669.

Y a-t-il des questions sur la vie de Henriette de France ?

Un mot sur le style de Bossuet.

Il serait difficile de trouver deux auteurs d'une même époque qui soient plus différents que Bossuet et La Rochefoucauld.

Si La Rochefoucauld impressionne par la brièveté (sauf exception) de ces phrases et de ses morceaux, Bossuet est le maître de ce qu'on appelle la période. Si La Rochefoucauld est ironique et même comique souvent, Bossuet est pour ainsi dire toujours sérieux, et même grandiloquent.

Cette différence, et surtout peut-être le passage d'un style à l'autre, peut rendre la lecture un peu difficile. Mais ceci au moins est sûr : le style de l'un est adapté à son message, tout comme le style de l'autre.

À moins qu'il n'y ait de remarques qu'on veuille faire sur le style de Bossuet, il est temps d'examiner la première oraison funèbre et de parler, autant que possible, du thème de l'illusion humaine selon ce grand orateur.

Discussion.

Mes remarques.

Dès le début de l'oraison, Bossuet insiste sur le fait que son sermon ne portera pas seulement sur la vie de la reine, mais aussi, mais surtout sur les leçons que Dieu enseigne par sa vie. En somme, il s'agit de dire des vérités au sujet de la vie telle qu'un chrétien doit la comprendre. Il le dit de diverses façons, et j'en choisis une pour illustrer.

« Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-Il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. » Je signe aussi que le dernier mot de l'oraison est *leçon*.

Parmi les enseignements, et peut-être le plus important pour ses auditeurs, c'est qu'ils vivent dans les illusions : ils se trompent au sujet de la grandeur humaine, au sujet du pouvoir humain et au sujet du bonheur. Il ne dit pas que Henriette de France n'était pas une grande reine : il insiste au contraire sur ces actions en tant que reine. Mais il signale que cette grandeur n'en est pas une en fin de compte.

Du point de vue de Bossuet, cela est vrai pour au moins deux raisons. D'abord, parce que l'action humaine ne vaut pas grand-chose. Il rejoint donc La Rochefoucauld en un sens. Il ne dit pas que la fortune est puissante ; il dit que la Providence est puissante. En somme, et pour rejoindre le thème de l'illusion, les grands qui agissent (et les petits qui regardent les grands agir) s'illusionnent au sujet du pouvoir humain sur les choses. Que cela s'appelle la fortune ou la Providence, la vérité et la force des choses dépassent le pouvoir des humains.

Ensuite, il signale comment la vérité sur la vie est que la vie en ce bas monde, pour parler comme un chrétien, ne signifie rien quand on la compare à la vie après la mort, ou la vie éternelle. La vie éternelle est ou bien infiniment meilleure, ou bien infiniment pire que la vie en ce monde. Mais la vie en ce monde est importante parce qu'elle est pour ainsi dire une introduction à l'autre vie, la vraie.

Ce qu'il faut faire.

Pour la prochaine rencontre, il faut lire l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, la fille de Henriette de France.

Mais le thème ne sera pas l'amour, ou l'amour-propre, ou la charité chrétienne ; il s'agira plutôt de la mort. Il faut donc intervertir les thèmes par rapport à la lecture des Maximes de La Rochefoucauld. J'ajoute quand même, encore une fois, que cette division par thème est en un sens artificiel : les trois thèmes (illusions, amour, et mort) sont liés dans l'esprit de Bossuet, comme ils l'étaient dans l'esprit de La Rochefoucauld.

Sixième rencontre.

Ce qui a été fait.

Je commence en faisant une ou deux remarques sur la dernière rencontre, et sur le thème de la clairvoyance, ou des illusions humaines.

Le thème de l'oraison, si on tient compte de l'exergue, et du mot *leçon* qui apparaît au début et à la toute fin du texte, est celui de la prise de conscience. Bossuet fait une oraison funèbre, sans aucun doute, mais il se sert de la vie de Henriette de France, pour enseigner quelque chose. Et il prétend même que ce qu'il enseigne n'est rien de plus, mais rien de moins, que ce que Dieu veut enseigner à tous les humains, et en particulier à tous les chrétiens.

En somme, il veut qu'on apprenne de nouveau et qu'on comprenne en profondeur que l'orgueil humain, la prétention qu'on contrôle sa vie, est une illusion. Il reprend donc quelque chose que dit La Rochefoucauld, soit que la raison n'est pas aussi puissante en général (on est dans l'illusion au sujet de la nature, et de la nature humaine en particulier) et en particulier (on ne peut pas grand-chose dans sa vie à soi).

Mais Bossuet en ajoute une couche comme on dit parce qu'il prétend que la foi chrétienne permet de découvrir que derrière ce que La Rochefoucauld appelle la fortune, il y a Dieu et ainsi que la fortune devrait s'appeler Providence.

C'est au fond le message, ou plutôt la vérité, qui ressort de son récit de la vie de Henriette de France : cette femme

puissante, habile et énergique n'a pu rien empêcher quand il s'est agi de mener l'Angleterre, et elle n'a rien fait pour que son fils reprenne le pouvoir ; au fond, Dieu a tout fait. Pour le dire d'une autre façon, la prière est plus puissante que toute autre action humaine. Cela me rappelle la devise de Pasteur, semble-t-il : le médecin panse, mais c'est Dieu qui guérit.

Biographie d'Henriette d'Angleterre.

Elle est née en Angleterre en 1644, alors que son père luttait pour conserver le pouvoir politique.

Deux ans plus tard et trois ans avant la mise à mort de son père, elle est portée en France pour sa sécurité et pour l'arracher des mains des ennemis de sa famille.

En France, elle connaît une enfance obscure et relativement difficile.

Son frère Charles devient roi de l'Angleterre en 1660, lors de ce qu'appelle le Restauration.

À dix-sept ans, et donc en 1661, elle devient l'épouse de Philippe d'Orléans avec qui elle a plusieurs enfants. Comme son mari est un homosexuel (comme on disait autrefois) reconnu et sans gêne, cela relève de l'exploit.

Mais elle était la reine de la cour de Louis XIV à cause de sa beauté et de son intelligence : elle était de toutes les fêtes et son influence (pour recevoir une charge, il fallait pour ainsi dire passer par son approbation) est celle d'une reine, ou d'une favorite du roi.

En 1670, elle fut chargée d'une mission diplomatique importante qui a rapproché l'Angleterre et la France. Deux semaines après son retour triomphal, elle meurt.

Je tiens à signaler au moins deux autres choses. Parmi les arts qu'aimait le plus Henriette d'Angleterre, il y a avait le théâtre. Racine lui dédie sa pièce *Andromaque* et Molière *L'École des femmes* : on pourrait dire qu'à partir de là, ils sont consacrés comme les chefs de file du théâtre. Or les funérailles de Henriette sont un spectacle qui a été noté par tout le monde.

Lire le début de la notice. « Les historiens de l'art citent la “pompe funèbre” de Henriette d'Angleterre comme l'un des tout premiers exemples de grandes décorations funéraires de la France. Dessinée par Henri de Gissey, elle dissimulait sous d'abondantes draperies l'architecture gothique de la basilique, tandis que s'offraient aux yeux d'innombrables motifs de sculpture – bas-reliefs, squelettes, allégories diverses. Les assistants furent émerveillés, et le compte rendu de la *Gazette de France* insiste sur le caractère tout à fait nouveau d'une telle pompe. »

J'insiste sur ce détail parce que Bossuet était un adversaire du théâtre (qu'il ne mentionne pas du tout dans son oraison quand il parle des talents intellectuels et de la passion pour les arts de Henriette). Il y a là une sorte d'opposition par le silence dont Bossuet a le tour. On pourrait signaler aussi le fait qu'il sait, comme tout le monde qui est là devant lui, que le mariage entre Henriette et Philippe n'était pas heureux du fait que Philippe n'est pas du tout porté sur les femmes en général et sur Henriette en particulier. (Il en fait une mention très discrète vers la fin, quand il parle des derniers moments de la princesse.)

Par ailleurs, l'oraison que Bossuet a prononcée contient certaines des phrases les plus célèbres de l'auteur, voire de la littérature française.

« Ô nuit désastreuse ! Ô nuit effroyable, où retentit tout à coup un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : “ Madame se meurt ! Madame est morte ! ” »

En tout cas, cette citation a l'avantage de placer chacun devant le thème manifeste de ce discours, soit la mort. Le mot *mort* revient plus de 50 fois dans le texte. Et je ne compte pas les apparitions du verbe *mourir*, ou de l'adjectif *mortel*, ni de celles de tous les autres mots qui disent la mort.

La vérité que veut enseigner Bossuet est que tout est vanité, comme il le dit tout à fait au début. Mais cette vanité apparaît dans et par la mort de Henriette, laquelle mort est l'exemple de ce qui attend tous les humains et qui limite et définit leur vie.

À moins qu'on ait des questions, je laisse à chacun l'occasion de présenter des remarques ou de souligner des passages qui les intéressent. Je chercherai, comme je l'ai annoncé, de focaliser l'attention sur ce deuxième thème de ces rencontres, soit la vie humaine en tant qu'elle aboutit à la mort.

Discussion.

Mes remarques.

Il faut comprendre, je crois, qu'en parlant autant de la mort dans l'oraison de Henriette d'Angleterre, Bossuet a choisi l'exemple de la femme la plus brillante de la cour de Louis XIV pour illustrer que tout est vanité. Pour le dire autrement, si la vie de Henriette est vaine, ou est un exemple de la vanité des choses humaines, cela veut dire que toute vie humaine l'est aussi.

Et la mort de Henriette, selon le récit de Bossuet, qui est une mort tout à fait chrétienne est l'occasion de représenter la vie mondaine, la vie de la cour, comme une illusion face à la réalité de l'autre vie. Pour le dire autrement, la seule vie qui compte est la vie après la mort : c'est la seule vie qui est sûre et heureuse ; la vie avant la mort, même la vie avant la mort de cette femme extraordinaire qu'est celle de Henriette est au mieux une préparation à l'autre vie, la vraie, et elle est au pis quelque chose de dangereux. On connaît peut-être l'expression la vallée des larmes pour dire la vie des gens ordinaires ; on ne peut pas dire cela de la vie de Henriette, mais on peut dire que c'est une vie *inquiète*, c'est un temps dangereux. Et vers la fin de l'oraison, Bossuet ose conclure ainsi.

« En cet état [dans la vie avant la mort, et même pour Henriette, et surtout pour une Henriette], Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on craindre de ses vices si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame, de l'avoir arrachée à sa propre gloire avant que cette gloire par son excès eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. »

Et encore une fois, cette conclusion qu'il tire pour Henriette est une leçon pour tous ceux qui écoutent. Et voici comment il finit, ou presque l'oraison. Et quand je lis ce texte, je m'imagine qu'il est en train de pointer vers le cercueil de la princesse.

« Mais , en priant pour son âme, Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir ?

quelle dureté est semblable à la nôtre si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments ? Attendons-nous que Dieu ressuscite des mots pour nous instruire ? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau ; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. »

Ce qu'il faut faire.

Pour lundi prochain, il faudrait avoir lu la troisième et dernière oraison. Au cas où on ait oublié, le thème est celui de l'amour. Et l'amour est plus que l'amour sexuel. Et dans le cas de Bossuet, il faut penser à l'amour dans le sens chrétien, soit la charité.

Septième rencontre

Ce qui a été fait.

L'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre est une occasion pour Bossuet de proposer, d'une nouvelle façon, son idée sur la vie humaine. Mais il est clair aussi que cette fois au moins sa perspective est celle de la mort comme sombre lumière pour éclairer les choses.

En un sens, tout est dit dès l'exergue, ou l'épigraphe. Même pour une personne comme Henriette qui en un sens a connu la vie la plus extraordinaire, dans le milieu le plus civilisé et en raison de talents et d'avantages naturels considérables et au sommet de la hiérarchie sociale, sa vie tout n'est que vanité. C'est la mort qui le révèle. Et le révélant pour la vie de Henriette, elle le révèle pour la vie de tous les humains.

Or cette mort de Henriette, un phénomène naturel en principe, a été vécue, dit Bossuet, à la manière chrétienne, comme un passage vers une autre vie, vers la vraie vie, vers la vie qui est heureuse en vérité, où on ne meurt plus, ou on ne souffre pas, ou on est tout à fait bon, et ce sans danger de pécher.

Mais on pourrait dire, comme certains l'ont suggéré et moi d'abord, que ce récit est un peu faussé : Bossuet cache certaines choses au sujet de la vie et la mort de Henriette, et il peut avoir plaqué son idée sur les faits qu'il décrit. Surtout peut-être, il raconte une mort chrétienne qui rachète en un sens une vie bien moins chrétienne. Cette faiblesse de son oraison, si c'est une faiblesse, est corrigée dans le dernier discours à examiner, celle qui porte sur Marie-Thérèse d'Autriche.

Biographie de Marie-Thérèse d'Autriche.

Pour mieux saisir ce qui est dit par Bossuet dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, il est utile de rappeler d'abord un peu d'information historique et biographique. Comme toujours, on peut trouver l'essentiel dans diverses sources, et ce qu'on trouve sur *Wikipedia* suffit. Je tiens quand même à signaler les faits suivants.

Marie-Thérèse d'Autriche est une princesse espagnole et puis française, née à Madrid en 1638 et morte à Paris au château de Versailles en 1683.

Elle épouse Louis XIV en 1660 ; ce mariage fait partie d'un traité politique entre la France et l'Espagne et donc fait partie des stratégies de Mazarin, assumées et continuées par Louis XIV, pour stabiliser et renforcer la France.

On doit comprendre que même si elle a donné 6 enfants à Louis XIV (un seul a survécu à l'enfance, soit le Grand Dauphin), Louis XIV a eu plusieurs favorites et bien des enfants de l'une et de l'autre. On peut dire tout de suite qu'elle n'a jamais été aimée de Louis XIV et qu'elle le savait et que tous les autres le savaient, y inclus Bossuet.

Elle a vécu une sorte de vie parallèle à l'intérieur de la cours de Louis XIV ; elle était très pieuse et peu populaire ; comme je l'ai déjà dit, pendant dix ans, la vraie reine de la cour de Louis XIV était Henriette d'Angleterre, et après la mort de celle-ci, il y a eu, entre autres, madame de Montespan, dont Louis XIV a légitimé presque tous les enfants qu'il a eus avec elle (au moins 6, dont plusieurs ont vécu bien vieux). Et quand

madame de Montespan est bannie de la cour, c'est madame de Maintenon, celui que le roi épousera après la mort de Marie-Thérèse, qui remplace l'ancienne favorite.

À cette époque, le moment le plus glorieux du règne de Louis XIV, le royaume est ébranlé par bien des événements dont on parle peu aujourd'hui. Cette époque, celle de Racine, de Molière, de Lully, de La Fontaine et de Boileau, est aussi une période où la France est en guerre, parfois, surtout au début, avec des résultats heureux, mais souvent avec des résultats malheureux. De plus, il y a en France bien des troubles économiques (l'emprisonnement de Fouquet, des politiques interventionnistes plus ou moins populaires, des impôts grands et grandissants). Et il y a dès 1670 (année de la mort d'Henriette d'Angleterre) et jusqu'en 1683 (année de la mort de Marie-Thérèse) l'affaire des poisons, à laquelle est mêlée bien des gens de la cour (36 personnes seront exécutées) et en particulier madame de Montespan.

En somme, on soupçonnait, et il semble bien qu'il y ait eu quelques cas prouvés sans aucun doute, certaines personnes d'avoir fait mourir membres *fâcheux* de leurs familles pour hériter de leurs titres et de leurs biens, ou pour s'en venger. (Par exemple, à un moment donné, la mort subite de Henriette d'Angleterre était liée aux désirs et frustrations de Philippe d'Orléans ou d'un de ses amants bien connus.) En tout cas, il faut savoir que Bossuet connaissait bien cette histoire scandaleuse et qu'il savait que ses auditeurs la connaissaient tout aussi bien. Cela ne peut pas ne pas avoir compté dans son récit de la vie de Henriette et donc dans le sens de son oraison.

Discussion.

Mes remarques.

Bossuet dit en toutes lettres que son oraison a deux parties. Je crois que cela est vrai en gros des deux précédentes aussi. Il y a donc un exorde (une entrée en matière, puis une première partie qui porte sur la grandeur humaine et politique de Marie-Thérèse (qui commence avec la phrase « Je n'ai pas besoin... »), puis une seconde partie qui porte sur la grandeur chrétienne de la reine (qui commence avec la phrase « À la vérité, Chrétiens, quand on voit... »). Bossuet termine son oraison (à partir de la phrase « La France a vu de nos jours ») en proposant quelques leçons que ses auditeurs pourraient tirer de la vie et la mort de Marie-Thérèse, devenue une sorte de sainte non officielle, une sorte de saint Louis de la cour de Louis XIV.

En tout cas, on notera que dans la première partie les mots *auguste*, *grand*, *glorieux* sont employés pour dire les événements de la vie de Marie-Thérèse, alors que les mots *pur* et *ferme* et *solide* sont employés dans la seconde partie : en un sens, le message de Bossuet est dans ce choix de mots ; la reine était plus auguste et élevée par sa pureté et sa solidité chrétiennes que par sa grandeur et sa gloire politiques.

Or il s'agit pour Bossuet de montrer à la cour, mais d'abord au Grand Dauphin, que la reine, sa mère, était chrétienne pour ainsi dire de bord en bord. Elle n'est pas comme Henriette d'Angleterre une femme qui est pour ainsi dire sauvée sur son lit de mort, et même elle n'est pas comme Henriette de France, qui à la longue serait devenue une chrétienne sincère quand le monde et la Providence l'ont désillusionnée.

Or pour Bossuet, la grandeur de Marie-Thérèse, une grandeur qui n'était pas vue et reconnue par la cour de Louis XIV, tient à trois dimensions : elle était une chrétienne, une chrétienne catholique et une chrétienne catholique pratiquante, soit, pour ce qui est de ce dernier mot, qui vivait tout à fait ce qu'elle croyait et ce qu'elle professait publiquement par sa réception humble des sacrements plutôt que par sa vie mondaine éclatante. On devine qu'en creux Bossuet est en train de faire la critique de la cour française. Et il faut ajouter qu'avec le second mariage de Louis XIV, le ton de cette cour changera et deviendra de plus en plus chrétien et catholique, comme Bossuet l'entend, en raison en partie de celle qui remplacera Marie-Thérèse dans le lit de Louis XIV, soit madame de Maintenon.

Je me permets d'ajouter que comprendre l'oraison de Bossuet demanderait tôt ou tard l'étude de la biographie de cette reine cachée de la France (elle a été l'épouse légitime de Louis XIV plus de trente ans (après avoir été sa maîtresse) et est morte quelques années après lui). Cela pourrait être un exercice à faire, et il y a bien des livres sur cette femme si intéressante.

Ce qu'il faut faire.

Pour la prochaine rencontre, la formule des rencontres change. Il n'y a pas de lecture à faire. Mais je demande à chacun de préparer pour soi et pour les autres une remarque au moins qui porte sur les lectures et les considérations des trois dernières semaines.

Le contenu et la teneur de la remarque sont tout à fait libres, à la condition de porter sur au moins un des trois thèmes (illusions humaines, amour et mort) et au moins un des deux auteurs. Ainsi, on pourrait signaler ce qu'on a appris ou compris sur l'illusion humaine à partir de La

Rochefoucauld. Ou ce avec quoi on n'est pas d'accord quant à ce que les deux disent sur l'importance de la mort pour comprendre la vie. Ou ce qu'on ne comprend pas au sujet de la conception bossuétique (j'ai vérifié, cet adjectif existe) de l'amour. Pour le dire autrement, je demande à chacun de parler de son propre point de vue sur les discussions des trois dernières semaines.

Lors de ces présentations, chacun pourra réagir à ce que les autres auront proposé, et si j'ai quelque chose à ajouter, je le ferai. De plus, pour ma part, je ferai comme les autres et préparerai au moins une remarque ; si le temps le permet, ou s'il y a un vide avant la fin de la rencontre, je présenterai à mon tour ce que je conclus de l'exercice des dernières semaines ; ce sera mes considérations finales après tant et tant d'autres.

Si le temps ne permet pas ma dernière intervention, je rappelle que j'offrirai dans quelques jours, une reprise de mes notes de cours, ce qui inclura donc ces remarques ultimes.

Huitième rencontre.

Ce qui a été fait.

Lundi, nous avons examiné une troisième oraison funèbre, celle qui est consacrée à Marie-Thérèse d'Autriche. Pour laisser plus de place aux interventions finales de chacun, je ne reviendrai pas sur cette rencontre.

Sauf pour dire que l'orateur Bossuet est parfois un poète. En tout cas, il utilise l'image de la colonne, tirée de la Bible, mais déjà utilisée dans l'oraison de Henriette de France, pour dire les qualités chrétiennes de Marie-Thérèse d'Autriche.

« Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations [la cour de Louis XIV] et parmi les illusions des grandeurs du monde [les illusions des courtisans français], vous l'apprendrez de la reine. Elle est de ceux dont le fils de Dieu a prononcé dans l'*Apocalypse* : " Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. " *Faciam illum columnan in templo Dei mei*. Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la reine. " Il ne sortira jamais du temple. " *Foras non egredietur amplius*. Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. »

En somme, la colonne est élevée, solide et immobile. Ce sont les trois qualités chrétiennes de Marie-Thérèse d'Autriche, comme le dit Bossuet par la suite.

En essayant de comprendre ce que Bossuet veut enseigner dans cette oraison, j'ai pensé à cette image, et j'ai trouvé soudain un souvenir de mon dernier voyage en Italie. Pour Bossuet, je le rappelle, il y a pour ainsi dire deux Marie-Thérèse : la reine auguste, illustre et glorieuse, pour employer ses mots ; mais aussi la chrétienne pure, élevée, solide et fixée dans sa foi (ce sont encore une fois ses mots). Et cette dernière, la chrétienne en somme, s'oppose pour ainsi dire à la cour de Louis XIV qui est un immense lieu d'illusions, qui est grandeur en apparence, mais ruine en réalité.

Je me permets donc de rapprocher le discours de Bossuet et une image dramatique que j'ai envoyée hier par courriel. En *Calabria*, un peu à l'extérieur de *Crotone*, on trouve, en haut d'un cap italien qui donne sur la Méditerranée, une magnifique colonne solitaire, où on trouve les ruines de temples païens, grec et romain, et d'une église chrétienne, et où on trouve aussi un sanctuaire consacré à la Vierge de *Capo Colonna*, qui est la sainte de la ville de Crotone.



Soit dit en passant, les Italiens du Sud, comme toujours politiquement incorrects, fêtent tous les ans à *Crotone*,

et à *Scicli* et ailleurs dans le *Mezzogiorno*, des légendes qui racontent comment la sainte Vierge est apparue quelques fois, souvent comme une guerrière, pour protéger l'Italie et le christianisme des envahisseurs musulmans arrivés d'Afrique.

Discussion.

Mes remarques.

Je reprends ce qui me semble être les trois messages liés de Bossuet et de La Rochefoucauld, mais en ajoutant ce que j'appellerais mes difficultés, mes réticences. À la limite, ces réticences ouvrent sur une autre réponse que celle des deux auteurs que j'ai lus et avec lesquels j'ai réfléchi.

Il s'agit d'abord du thème de l'illusion humaine, ou de la faiblesse de la raison. L'un et l'autre prétendent que les êtres humains vivent tous, ou presque, dans l'illusion. Pour le dire autrement, ils prétendent que la rationalité humaine est peu de chose, que la vie humaine ne se structure pas par la raison, mais par autre chose, que l'être humain ne mérite pas, ou ne mérite plus, son titre d'animal rationnel.

En revanche, cette autre chose n'est pas la même pour l'un et l'autre. Selon La Rochefoucauld, ce qui définit l'être humain, c'est son amour-propre qui est plus fort que la raison, laquelle n'est au mieux que l'instrument de la passion. Selon Bossuet, ce qui définit l'être humain, c'est la foi, ou la capacité de croire en Dieu et de se tourner vers Dieu avec confiance ; or la foi dépasse la raison, et la raison est au mieux un instrument qui peut rapprocher de la foi ; c'est la lumière de la foi, et

non la lumière de la raison et de l'expérience qui peut et doit diriger la vie humaine.

Je crois comprendre la position de l'un et de l'autre et l'essentiel des argumentations qu'ils offrent. Je reconnais de plus qu'il y a beaucoup de vrai à dire que la raison n'est pas toujours, n'est pas souvent, la faculté humaine la plus puissante. Mais l'un et l'autre prétendent argumenter et donc utiliser la raison pour soutenir leurs affirmations. Et il y a là un premier signe d'une difficulté non seulement logique, mais, oserais-je dire, expérimentale, parce que les faits contredisent l'affirmation.

L'un et l'autre prétendent donc que si on s'illusionne, on peut se désillusionner. Aussi, on pourrait dire qu'il y a une sorte de preuve opérationnelle faite par l'un et l'autre du pouvoir de la raison. Que cela soit rare, que cela soit plus ou moins solide, cela est. Et cela s'ajoute au témoignage interne de chacun, et certes à mon témoignage expérimental, voire existentiel, que le besoin de la raison et la capacité de la raison sont bien réels. La raison, la mienne, est au moins capable d'atteindre l'évidence socratique que je ne sais pas grand-chose sur les grandes questions humaines, comme celles qu'abordent La Rochefoucauld et Bossuet.

Bien mieux, cette expérience, cet exercice de la raison, je le sais par expérience toujours, est plus forte que l'amour-propre : je suis capable de m'avouer que je ne sais pas grand-chose, au moins à moi-même, et ce malgré le fait que je voudrais en savoir beaucoup pour me protéger et pour armer mon amour-propre et pour me donner une bonne réputation et ainsi sauver mon image. En conséquence, je ne peux pas suivre La Rochefoucauld aussi loin qu'il semble vouloir aller. Pour ce qui est de Bossuet, l'expérience de savoir, voire de la

pure et simple prise de conscience que je ne sais pas est cruciale pour reconnaître la foi en elle-même : la foi religieuse ne peut pas être ce qu'elle est si elle ne se reconnaît pas être autre chose qu'un savoir humain solide, et la révélation chrétienne ne peut pas se reconnaître un don de Dieu si elle ne se distingue pas d'un savoir, reconnu par expérience, qui serait une prise de position tout à fait et seulement humaine. En somme, sans cette action, minimale mais incontournable, de la raison, les positions de La Rochefoucauld et de Bossuet sont minées de l'intérieur. Or cette action minimale a des conséquences maximales pour toute vie humaine.

Mais qu'ont-ils à dire aux humains au sujet de la vie humaine en elle-même ? Ils ont d'abord à dire que les humains sont égoïstes, que leur pulsion première est celle de se sauver, que leur amour des autres est un mensonge à soi et aux autres, que si la charité ou l'amour ou l'amitié peuvent exister, c'est par autre chose que par la pure nature.

Sans doute, encore une fois, leur entente est accompagnée d'une distinction importante qui les oppose. La Rochefoucauld ne parle pas de la possibilité d'avoir de l'amour pour autre chose que soi, ou s'il en parle, c'est pour dire que cela dépasse l'expérience humaine ordinaire et s'en détourne pour revenir à ce qui n'est qu'humain. Pour sa part, Bossuet dirait que la possibilité de la charité est devenue une impossibilité depuis le péché originel qui a déformé l'âme et le cœur et le corps humains, et que ce n'est que par la grâce qu'on peut trouver quelque chose de la charité, soit de l'amour d'autre chose que soi. Pour le dire autrement, et La Rochefoucauld et Bossuet disent que les humains sont méchants, mais l'un dit que c'est naturel et inévitable, alors que l'autre dit que c'est un péché et qu'il

faut prier et recevoir la grâce de Dieu pour retrouver la santé morale.

Encore une fois, ce qu'ils disent est assez facile à comprendre et rejoint une certaine expérience de la vie. Mais il me semble que l'expérience, et d'abord leur propre discours, signale la persistance de quelque chose d'autre, soit un besoin, voire une capacité, d'aimer autre chose que soi. Ce quelque chose, cette capacité de sortir de soi et d'aimer pour de vrai, les deux sont bien obligés de le reconnaître en partie. Par exemple, La Rochefoucauld admet qu'il y a une sorte de double moi, le moi physique d'abord et le moi connu par les autres ensuite, et que chacun a l'expérience de sacrifier le premier au second. Et pour sa part, Bossuet reconnaît que le besoin d'aimer plus que soi persiste en chacun, et que vivote en soi le pouvoir de le faire. Sans ce double aveu, il ne peut pas expliquer ni même décrire la conversion humaine, qui fait qu'on croit en Dieu et qu'on trouve une joie dans la charité.

Mais pour dépasser une sorte de réfutation de leurs positions en retournant aux choses, soit en examinant le cœur humain, il me semble visible, voire expérimental, que chacun est capable de s'oublier d'abord pour devenir autre chose, un moi plus développé plus complet, moins idiot. Bien mieux, chacun a l'expérience de ce développement et de la joie qui l'accompagne, joie qui ne peut être que celle de la nature qui atteint ce qu'elle vise. Et pour peu qu'on examine cette expérience, on se rend compte, me semble-t-il, que cet autre moi, ce moi qui est plus que le moi originel, cet second moi que le premier moi désirait plus que soi, est perçu comme étant complété par autre chose que soi, par des règles morales si l'on veut, ou par une réalité qui le complète du fait d'être vu et retenu. En somme, la vertu, qu'elle soit l'excellence morale ou l'excellence intellectuelle ou un

mélange des deux, est un objectif naturel, accessible au moins en partie, par lequel le moi est satisfait de mourir et de renaître plus complet.

Et, avec ce mot fatal, on en arrive au troisième thème de la comparaison entre les visions de La Rochefoucauld et de Bossuet, soit la mort.

Les deux en font un élément essentiel de leur anthropologie : pour eux deux, on ne peut pas comprendre la vie si on ne tient pas compte de la mort. Et les deux se rejoignent d'abord pour présenter la disparition du moi comme la peur fondamentale, comme une chose horrible qui traverse toute vie. On pourrait dire que l'un et l'autre sont des réalistes ou des pessimistes quand ils se penchent sur la vie du fait que la mort jette son ombre ou sa sombre lumière sur elle.

Comme chaque fois, leur entente est doublée d'une opposition, qui porte le nom vie-après-la-mort, ou au-delà. En tout cas, il est clair que La Rochefoucauld, quelque qu'ait été sa position la plus intime sur le christianisme, ne parle pas de la vie après la mort dans son livre et examine la vie comme une sorte de lutte continuelle pour sauver le moi de l'anéantissement, une lutte illusoire peut-être, une lutte vaine sans doute, mais essentielle à l'expérience de tout humain. Il est tout aussi clair que Bossuet passe vite de la présentation de la vie comme une sorte de sursis de la mort à la présentation de la vie avant la mort comme moment à dépasser pour atteindre la vie après la mort, qui sera parfaite si on est jugé juste par Dieu tout-puissant, ou horrible, si on est jugé injuste et impie.

Mais encore une fois, il me semble qu'il y a une difficulté chez l'un et l'autre, une sorte d'oubli partagé qui mine leur position et surtout qui ramène la conscience à

quelque chose d'essentiel. La mort est terrible ou une chose importante, disent l'un et l'autre, mais elle l'est, elle ne peut l'être que parce que la vie est bonne : comme le dirait Aristote, il est impossible que le non-être soit plus vrai que l'être. Et la vie, qui est et qui est vraie avant la mort, est bonne, même s'il faut avouer qu'elle n'est pas parfaite et qu'elle est toujours accompagnée d'efforts, de tristesses, et de crainte parce que le temps et donc le non-être éventuel est au cœur de tout. De toute façon, l'imperfection de la vie, ou de la vie avant la mort, est témoin de sa bonté, avant d'être la preuve que le cœur voudrait plus : la tension au cœur de tout mouvement vital vient de ce que la vie est bonne et qu'elle ne peut pas ne pas l'être, et qu'on la désire. Et la mort est un mal parce qu'elle est la perte de ce bien dont on a l'expérience, et l'image de la vie après la mort n'est rien de plus qu'une reprise de la vie avant la mort dans ce qu'elle a de bon.

Pour le dire autrement, au cœur de la vie, il y a une certaine expérience de l'éternité et de la solidité et de la bonté de cette solidité et de cette image de l'éternité : il y a une idée, une expérience, une certitude, que ce qu'est une vie mérite de continuer, et cette idée peut être poursuivie et atteinte en partie durant la vie. De plus, il y a une expérience qu'il y a des lois éternelles (celles de la mathématique, celles des possibilités et impossibilités au cœur des choses, celles des conditions d'existence respectables) et qu'on peut au moins y participer, voire qu'on ne peut jamais tout à fait perdre de vue, même quand on croit l'avoir fait. Et cette participation, quand elle est reconnue, réjouit l'être humain : il a l'impression qu'il est, un peu, ce qu'il doit être.

Voilà ce que je comprends et ce que je conclus à partir de ce dialogue que j'ai entretenu sur le théâtre de mon esprit. Il me semble même que ce que je comprends a

déjà été dit par ceux qu'il est convenu d'appeler les Anciens, ou que cela appartient à la civilisation gréco-romaine, celle que les maîtres de la Renaissance semblent avoir tenté de faire renaître.

Cette expression « théâtre de mon esprit » me vient de Kant. Et je rappelle que j'ai commencé ces rencontres en citant un passage de Kant qui présentait la pensée comme une sorte d'exercice de comparaison entre les pensées diverses et comme un exercice qui part de cette comparaison chez les autres à une découverte chez soi. Je le disais pour introduire les participants à l'exercice que j'ai entrepris pendant 8 rencontres. Je tenterai de répéter la remarque, cette fois à la fin des rencontres, en m'appuyant sur un autre texte, cette fois de Nietzsche.

La descente aux enfers.

Moi aussi, j'ai été aux enfers, comme Ulysse, et j'ai retournerai souvent ; et je n'ai pas seulement sacrifié des moutons pour pouvoir m'entretenir avec quelques morts, c'est aussi mon propre sang que je n'ai pas ménagé. Il y a eut quatre couples à ne pas refuser leur réponse à mon immolation : Épicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer. C'est avec eux qu'il me faut m'expliquer quand j'ai longtemps marché seul, par eux que j'entends me faire donner tort ou raison, eux que je veux écouter quand ils se donnent alors eux-mêmes tort et raison. Quoi que je puisse dire, résoudre, imaginer pour moi et les autres, je fixe les yeux sur ces huit-là et vois les leurs fixés sur moi. — Puissent les vivants me pardonner s'ils me font parfois l'effet, eux, d'être des ombres, si pâles et si irritées, si inquiètes et, hélas ! si avides de vivre, tandis que ceux-là me paraissent alors aussi pleins de vie qu'ils ne pouvaient plus maintenant, *après* leur mort, être jamais las de vivre. Or, ce qui compte, c'est bien

cette *vivace pérennité* : qu'importent la « vie éternelle » et en somme la vie !

Opinions et sentences mêlées # 408.

J'ai déjà présenté ce texte dans des cours que j'ai offerts à l'UTAQ. Je le reprends ici parce qu'il me semble que pendant ces nouvelles rencontres je viens de faire l'expérience de la vérité de ce qu'écrit et décrit Nietzsche. Sauf qu'il faudrait sans doute remplacer Pascal par Bossuet et Schopenhauer par La Rochefoucauld.

Ce texte pourrait être complété par un autre qui dit d'une autre façon à la fois ce que j'ai tenté de faire et de faire faire à d'autres pendant ces rencontres et ce qui me semble être un élément essentiel de toute bonne vie. Cette fois, je pige dans une œuvre peu connue, mais bien aimée de moi, un petit traité de la Renaissance, soit le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie. Selon ce que dit Montaigne dans ses *Essais*, ce texte a été l'amorce de l'amitié entre les deux hommes. En tout cas, voici comment on décrit la nature humaine et surtout la raison humaine qui cherche à savoir par la conversation.

« Mais certes s'il y a quelque chose de clair et d'apparent dans la nature et où il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est que la nature, la ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et nous a tous fabriqués, comme il semble, au même moule, pour nous entreconnaître tous comme compagnons, ou plutôt comme frères. Et si, en faisant le partage des présents naturels, elle a accordé un avantage corporel ou spirituel aux uns plus qu'aux autres, pourtant elle n'a pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés comme des brigands

armés dans une forêt pour y gourmer les plus faibles. Il faut croire plutôt qu'en accordant ainsi des parts plus grandes aux uns et plus petites aux autres, elle voulait faire une place pour l'affection fraternelle, afin que celle-ci ait l'occasion de s'exercer, puisque les uns ont le pouvoir de donner de l'aide et les autres le besoin d'en recevoir. Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés, en quelque sorte, en une même maison, nous a tous dessinés à partir du même patron, afin que chacun puisse se mirer et presque se reconnaître dans l'autre ; si elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous fréquenter et fraterniser davantage et pour réaliser la communion de nos volontés par la communication et l'échange de nos pensées, et si elle a tâché, par tous les moyens, de serrer et d'êtreindre si fort le nœud de notre alliance et de notre vie en société ; si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous uns plutôt que tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons et que personne ne puisse penser que la nature ait mis quelqu'un en servitude puisqu'elle nous a tous mis en compagnie.

La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*.

Et enfin, je remonte à des paroles qu'on attribue au modèle de la philosophie en Occident. Socrate, lors de son procès pour corruption de la jeunesse. Cet événement juridique célèbre était, en fin de compte, un affrontement entre un philosophe et ses concitoyens ; et Socrate en a profité pour dire d'une façon admirable ce qu'était sa chose, sa *pragma*, son activité. Il aurait présenté l'essentiel de sa vie de la façon qui suit.

« Quelqu'un dirait peut-être alors : " Mais en te taisant et en menant une vie tranquille, Socrate, ne serait-il pas possible de continuer à vivre après nous avoir soulagé de ta présence ? " C'est certes là la chose la plus difficile à persuader à certains d'entre vous. En effet, si je disais que ce serait désobéir au dieu et que, à cause de ça, je ne peux mener une vie tranquille, vous ne m'écouteriez pas, pensant que je fais de l'ironie. Si je disais par contre que c'est aussi là le plus grand bien pour un être humain que de s'entretenir quotidiennement de l'excellence et des autres choses au sujet desquelles vous m'entendez discuter lorsque je nous examine, moi-même et les autres, et que pour un humain, la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, vous écouteriez encore moins ce que je dis. Ces choses sont pourtant comme je l'affirme, mais ce n'est pas facile à persuader.

Je me permets d'ajouter ce qui suit pour rendre les mots de Socrate peut-être un peu plus clairs.

Une « vie tranquille », c'est une vie sans réfléchir et sans faire réfléchir tous ceux qu'on peut rejoindre quitte à les irriter.

L'explication théologique de l'activité socratique est belle et bien de l'ironie, en ce sens que si Socrate a fait ce qu'il fait pendant l'essentiel de sa vie, ce n'est pas parce que le dieu Apollon, par la voix de la pythie, lui a dit de le faire, mais parce qu'il a découvert que cette façon de vivre, la vie philosophique, et la vie philosophique publique, est une bonne chose, voire la meilleure des choses.

Socrate ne dit pas que réfléchir est le seul bien humain, mais il prétend que parmi les biens humains celui qui est le plus grand, le plus élevé, le plus rare, le plus *accomplissant*, le dernier en ce sens qu'il complète tout,

c'est celui de réfléchir sur des questions comme la vie, la mort, l'amour et l'excellence.

« La vie sans réflexion », dit-il, mais il veut dire la vie sans l'examen des questions les plus graves, comme l'amour et la mort et la nature du savoir et de l'expérience par opposition à celle de l'opinion et des préjugés.

« Pour un humain », dit-il, mais il signifie pour un humain qui veut aller au bout de la vie humaine et tirer profit de tout ce que la vie offre de plaisirs et de satisfactions.

La seule façon d'être persuadé en vérité par la position de Socrate au sujet de la vie sans examen est de comparer la vie sans examen dont on a l'expérience et la vie avec examen dont on a aussi l'expérience. Toute autre réponse, tout autre avis, toute autre persuasion est de la foi, noble peut-être, mais moins que ce qui est le meilleur.

P.S. Il me semble qu'il y a deux figures de la rationalité, la rationalité rectilinéaire et la rationalité circulaire. La première est pour ainsi dire systématique : on part de cette idée ou de cette expérience pour arriver à une autre idée ou à une autre expérience en passant par un point intermédiaire. On pourrait appeler cela un syllogisme, ou un raisonnement. Cette figure de la rationalité est si bien connue et si bien acceptée que je n'en dirai rien. La seconde est dialectique ou dynamique : elle consiste à tourner autour d'une question, en liant ceci à cela de façon à deviner peu à peu ce qui ne peut pas se dire dans le sens ordinaire du terme, mais ce *tourner-en-rond* permet de saisir qu'au centre du processus par laquelle on tourne se perçoit une réponse. Je prétends qu'on ne peut pas penser en vérité si on n'accepte pas que les deux figures de la rationalité sont nécessaires. En tout

cas, durant ces rencontres, j'ai tourné en rond d'abord avec La Rochefoucauld et ensuite avec Bossuet, ce qui m'a permis de tourner en rond selon mon propre mouvement.

P.S. J'ai dit à quelques reprises qu'il est nécessaire de tenir compte du ton d'un texte, ou de son auteur, pour saisir la portée de ce qui y est dit par celui qui écrit. Je crois que durant ces rencontres, quelques-uns se sont rendu compte de la pertinence de cette remarque : quelque chose de la différence entre les idées de La Rochefoucauld et Bossuet, et même l'essentiel de cette différence, s'entend dans l'opposition entre les prêches élevés et toujours sérieux de l'un et les boutades presque toujours ironiques de l'autre.

Or ces jours-ci, j'ai trouvé, ou retrouvé, un aphorisme de Nietzsche qui exprime cette vérité, qui est devenue expérimentale, je l'espère, et qui la dit avec la verve de personnage inénarrable. Il parle de la nécessité d'avoir une troisième oreille pour entendre ce qui n'est pas dit en toutes lettres, mais qui est quand même audible, et même nécessaire pour bien interpréter ce qui est écrit, dit et pensé. Voici donc.

« Quel martyr que les livres allemands pour qui possède une *troisième* oreille ! Comme il enrage dans ce long marécage de sons qui ne sonnent pas, de rythmes qui ne dansent pas, que les Allemands appellent un livre ! Et que dire de l'Allemand qui *lit* des livres ! Comme il lit paresseusement, à contrecœur, mal ! Combien d'Allemands savent et se souviennent de savoir qu'il entre l'*art* dans n'importe quelle phrase bien faite, un art qu'il s'agit de deviner si l'on veut comprendre la phrase ! C'est ainsi que se méprendre sur le rythme d'une phrase, c'est se méprendre sur le sens même de la phrase. Ne pas avoir de doute quant aux syllabes essentielles du

rythme, ressentir comme un charme concerté la rupture d'une symétrie trop rigoureuse, prêter une oreille attentive et patiente à tout *staccato*, à tout *rubato*, deviner le sens qui préside à la succession des voyelles et des diphtongues, goûter le délicat et riche coloris qui peut naître de cette disposition savante, voilà des devoirs et des exigences que les Allemands ne songent guère à s'imposer, car ils ne se souviennent pas de discerner tout ce qui entre dans l'intention et d'art dans le maniement de la langue. En somme, ils n'ont pas d'oreille pour cela : de sorte qu'ils sont radicalement incapables de juger la qualité d'un style et qu'avec eux l'artiste du langage perd sa peine comme s'il s'adressait à des sourds. » Voilà ce que je me mis à penser un jour que je voyais confondre grossièrement, avec un manque total de sens artistique, deux maîtres de la prose, l'un qui distille ses mots goutte à goutte, froidement, comme s'ils tombaient du plafond d'une grotte humide – il compte sur leur sourde sonorité et leur écho étouffé, — l'autre qui manie sa langue comme une épée flexible et du bras jusqu'à la pointe du bien se sent vibrer de la joie périlleuse de brandir une lame affilée et frémissante, qui veut mordre, siffler, trancher... »